

LE PETIT ROMAN d' AVENTURES

Complet 35<sup>fr</sup>

# SEUL ~~PARMI~~ LES GORILLES



COLLECTION HEBDOMADAIRE  
PERENCZI



295640

# SEUL PARMIS LES GORILLES

*Roman d'aventures inédit*

par CHRISTIAN BRULLS

24

## I

### LA SCIERIE DÉVASTÉE

— Donne-moi les pagaies, Bob!... Tu n'avances pas!  
Le nègre fut blessé dans sa dignité.

— N'avance pas, moussié! N'avance pas!... protesta-t-il en donnant quelques coups de rames violents.

Mais presque aussitôt il reprit une cadence moins rapide qui convenait mieux à son tempérament flegmatique.

Bob n'aimait pas le travail. Il n'aimait aucune agitation, ni rien de ce qui fatigue. Bob était né pour passer sa vie à l'ombre d'un manguier, à fumer des pipes à longs tuyaux. Et encore son rêve ne se fût-il

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. R. A. n° 93.

réalisé pleinement que s'il eût disposé d'un boy pour bourrer les dites pipes.

Or, non seulement Bob n'avait pas de domestique à sa disposition, mais il était lui-même domestique chez les blancs.

Si bien que ses jours s'écoulaient à inventer de nouvelles ruses pour ne rien faire.

Gérard Grosjean était trop impatient pour tolérer ce mouvement lent et berceur de la pirogue d'écorce dans laquelle il se trouvait. Il bouscula le noir, s'installa à sa place et lui prit les pagaies des mains.

— A ce train-là, nous ne serions pas à la maison avant la nuit! déclara-t-il. Et le lac n'est pas sûr, dans l'ombre.

La pirogue fila plus rapidement sur les eaux calmes et vastes du lac Tanganika dont on suivait une des rives, qui était constituée par la forêt inextricable.

Près de lui, Gérard avait une carabine prête à fonctionner et un long couteau pendait à sa ceinture.

Il n'était pourtant ni un explorateur à la peau tannée par le soleil, cuite et recuite cent fois sous les tropiques, ni même quelque rude chasseur de fauves.

C'était un jeune homme de quinze ans, qui rentrait chez son père après avoir passé la plus grande partie de l'année au collège d'Albertville, à quelques centaines de kilomètres du lac Tanganika.

Ses examens avaient été bons. Et la vie allait désormais commencer pour lui, la rude vie de colon dont Grosjean lui avait donné l'exemple.

Car Gérard était né sous le ciel d'Afrique. Quand il était venu au monde, son père était un simple employé de l'administration du Congo Belge. Il avait une fille de quelques années plus âgée que Gérard, ce qui ne l'empêcha pas de demander une concession dans une

des contrées les plus dangereuses de la brousse africaine.

On n'avait même pas compris, au début, pourquoi il exigeait que sa concession fût située en pleine forêt vierge, sur la rive du Tanganika, loin de toute ville, de tout village même.

Mais Grosjean, qui avait bâti de ses mains une simple cabane en planches, entourée de palissades destinées à interdire l'accès aux fauves, s'était mis à abattre les arbres les plus rares de la forêt.

A la belle saison, il en avait fait un radeau qu'il avait conduit lui-même à Mpala, la ville la plus proche.

Deux ans plus tard, il commandait une trentaine de travailleurs indigènes.

Cinq ans encore et il avait l'orgueil d'installer sous les tropiques, au beau milieu de la brousse, une scierie à vapeur qui, dès lors, fonctionna dix heures par jour.

Les arbres ne manquaient pas, aux troncs si gros que vingt hommes se tenant par la main n'en faisaient pas le tour; manguiers, goyaviers, mangoustans, cent autres essences encore auxquelles s'attaquaient les cognées.

C'est dans cette atmosphère que Gérard avait poussé avec sa sœur, qui était maintenant une jeune fille de vingt ans. Tous deux avaient fait leurs études à Albertville, chez les religieux.

Ils avaient eu la douleur, deux ans plus tôt, de perdre leur mère, et l'affection n'avait fait que grandir entre les trois personnages qui restaient.

La scierie était l'œuvre de la famille, à laquelle toute la famille se passionnait.

Et Gérard n'était pas moins fier que son père quand il contemplait le village indigène de quatre cents âmes qui s'élevait maintenant à un demi-mille de la maison,

là où autrefois il n'y avait que la forêt impénétrable, les fougères monstres, les lianes enchevêtrées entre les troncs.

Maintenant, il pagayait avec ardeur, malgré la chaleur intense, qui était d'autant plus forte que les eaux du lac réverbéraient les rayons d'un soleil de plomb.

L'audace de Grosjean avait été de s'installer dans la partie la plus torride de l'Afrique, là où les fièvres sévissent avec le plus d'intensité et où les terribles tsé-tsé étendent les ravages de la maladie du sommeil.

Mais cet homme énorme, à la santé de fer, bravait à la fois le climat et les fauves, la forêt et les hommes.

Il avait eu à lutter, au début, revolver au poing, contre des tribus de pillards, contre des nègres chez qui le cannibalisme était encore en honneur.

Il montrait avec orgueil les traces que les flèches avaient laissées dans ses chairs.

— Les Grosjean ne craignent rien! disait-il simplement, avec une tranquille assurance. Les petits pas plus que le père!

Et le fait est que Gérard, malgré ses quinze ans, était un grand garçon robuste, taillé en athlète, au regard vif, aux muscles infatigables.

Le torse nu, couvert de sueur, il maniait la pagaie sans montrer la moindre trace de lassitude, alors qu'un peu plus tôt le nègre ne cessait de soupirer et de geindre.

— Nous y serons! promit-il. Qu'est-ce que tu paries, Bob, que nous serons chez nous avant que la nuit soit complète?

Mais Bob préféra ne pas parler. Il savait son jeune maître capable de tout. Dans le fond, malgré sa paresse, c'était un brave homme, et il adorait Gérard par-dessus tout, car il l'avait presque vu naître.

C'est en vain qu'il offrit, un peu honteux, de reprendre sa place. Gérard avait la cadence dans les bras. Et cela ne lui déplaisait pas d'accomplir une petite prouesse.

Le disque du soleil, cependant, commençait à rougir. On entendait dans la forêt des bruits confus qui allaient s'intensifier à mesure que la lumière faiblirait : bruit des mille animaux s'éveillant avec la nuit, froissements du feuillage et des lianes au passage des fauves, vol feutré des oiseaux, fourmillement d'une nuée d'insectes, glissement plus souple des serpents.

Un Européen fraîchement débarqué eût été impressionné par cette vie mystérieuse et hostile dont on entendait en quelque sorte les palpitations. Mais, pour Gérard, c'étaient des bruits familiers, comme le vrombissement des autos et les clameurs de la rue pour un gamin de Paris.

— Attention, moussié! cria soudain le nègre en se tassant au fond de la pirogue. Un...

Il ne prononça pas le nom de l'animal qu'il désignait et ce fait seul suffit à renseigner Gérard.

Ce ne pouvait être qu'un crocodile et déjà la carabine était épaulée. Une balle partait, pénétrait dans une immense gueule ouverte à un mètre tout au plus de l'épaule du jeune homme.

— Tu ne te décideras jamais? questionna celui-ci à l'adresse du noir... Tu vois pourtant que c'est une bête bien fragile... Regarde-la se tordre dans les eaux qui rougissent... La voilà morte, bien morte... Elle coule à pic... Dommage, car c'était un mâle et sa peau était belle...

C'était un sujet de petites discussions entre le jeune Grosjean et Bob. Celui-ci, pas plus que les autres nè-

gres de la tribu, n'osait prononcer le nom des crocodiles, considéré comme *tabou*.

Il était persuadé que s'il tuait un crocodile ou si seulement il articulait les syllables de son nom, des malheurs terribles fondraient sur lui.

— Moussié!... Moussié!... supplia le nègre comme son compagnon le taquinait toujours sur ce sujet.

Bob était superstitieux, ainsi que tous ceux de sa race. Et le crocodile était pour lui un dieu puissant, qui ne mourait jamais, même quand sa dépouille était lacérée.

Il se fût laissé dévorer lui-même plutôt que de lever une arme sur une de ces bêtes.

— Bon! Il ne s'agit pas de perdre notre temps! gronda soudain Gérard avec un regard au soleil qui déclinait rapidement. En avant...

Et les pagaies fonctionnèrent à nouveau, plus vite que jamais.

Un promontoire fut contourné et, une heure plus tard, alors que le disque rouge commençait à pénétrer dans les eaux du lac qu'il éclaboussait de ses feux, la pirogue s'engageait entre les plantes marines qui envahissaient les eaux aux abords de la rive et piquait droit vers un point où de nombreux arbres étaient abattus.

De loin, cela ne payait pas de mine. La grande ligne sombre de la forêt s'interrompait seulement sur une longueur de deux ou trois cents mètres.

Mais quand les deux hommes eurent attaché l'embarcation le long d'une jetée faite de planches posées sur pilotis, ils aperçurent sur leur droite un amas de cases serrées les unes contre les autres.

C'étaient des maisons primitives, faites de terre sé-

chée au soleil, avec une porte si basse qu'il fallait s'accroupir pour pénétrer à l'intérieur.

Les nègres vivaient là-dedans, pêle-mêle avec les chèvres et les poules qu'on rentrait pour la nuit.

L'habitation des Grosjean était un peu plus avant dans les terres, ainsi que la scierie, long bâtiment de pierre avec un toit de tuiles rouges qui était la plus grande fierté du colon.

De même sa maison était en briques, avec des volets verts, tout comme une maison de campagne d'Europe. Cela ne ressemblait en rien à la cabane que, vingt ans plus tôt, il avait bâtie de ses propres mains.

— C'est drôle! On dirait que tout le monde est couché! murmura le jeune homme en regardant le village désert et silencieux. A l'ordinaire, on ne s'endort pas aussi tôt. Voilà seulement la nuit qui vient...

Bob paraissait aussi anxieux que lui. Ils s'approchèrent d'une des cases, se penchèrent pour regarder à l'intérieur.

Dans la pénombre, ils virent une famille, un homme, une femme et trois enfants qui étaient blottis dans un coin de la hutte et qui manifestaient un violent effroi.

— Que se passe-t-il? questionna Gérard avec inquiétude. Pourquoi êtes-vous déjà enfermés?... Où est mon père?...

Les noirs tremblèrent de plus belle, esquissèrent des signes cabalistiques qui avaient pour résultat, dans leur esprit, de conjurer les mauvais génies. Enfin l'homme balbutia d'une voix d'épouvante :

— Gorilles...

— Hein! Les gorilles sont venus?... C'est cela?... Ils ont fait des dégâts?...

Il ne put pas en tirer davantage de ces êtres primi-

tifs, que la peur anéantissait. Et, sans hésiter, il s'élança vers la maison, suivi de loin par Bob qui ne pouvait courir aussi vite.

A mesure qu'il se rapprochait, Gérard devenait plus anxieux encore, car aucune lumière ne giclaît des volets, comme de coutume.

En outre son père et sa sœur savaient qu'il rentrerait ce soir-là et à l'ordinaire ils venaient à sa rencontre.

La porte de la maison était ouverte. A l'intérieur, tout était noir. Mais Gérard n'eut qu'à tourner un commutateur électrique, car le moteur de la scierie servait en même temps à alimenter la maison de lumière.

Il poussa un cri d'étonnement.

Autour de lui, c'était un désordre insensé, qu'on eût dit fait par des déments. Impossible de décrire pareille chose. Dans toutes les pièces, c'était le même spectacle : armoires éventrées, tiroirs ouverts, objets éparpillés sur le sol, lacérés, brisés, tordus.

— Papa!... Hélène!...

Mais aucune voix ne répondait à la sienne. Rien que le silence. Dans la chambre de son père, le lit était défait. Une carabine se trouvait sur le sol, encore chargée, comme il put s'en convaincre. Autrement dit, le colon n'avait même pas eu le temps de se défendre contre ses ennemis.

Et les matelas étaient éventrés, les couvertures déchirées, la moustiquaire en lambeaux.

Il en était de même dans la chambre de la jeune fille, si fraîche et si gaie auparavant, toute en teintes claires, avec cent bibelots délicieux.

Gérard serrait les poings de rage et de douleur. Il cherchait tout au moins des cadavres. Mais il n'y en avait pas davantage. Quelques taches de sang, seule-

ment, sur les dalles du couloir. Une tache de sang encore sur le bois de la porte d'entrée.

C'est là que le jeune homme retrouva Bob qui arrivait. Il lui saisit les épaules avec violence.

— Les gorilles sont venus! s'écria-t-il d'une voix véhémante. Ils ont tout saccagé! Et ils ont enlevé mon père et ma sœur... Il faut les retrouver coûte que coûte... Va chercher les hommes au village...

— Pas vouloir venir!... affirma Bob sans la moindre hésitation. Gorilles méchants! Gorilles très forts... Nègres pas vouloir être tués...

Le jeune homme était fiévreux. La nuit était maintenant tombée, mais elle était claire, grâce à la lune.

— Et toi? Est-ce que tu m'accompagnes, toi? questionna-t-il avec âpreté en regardant le nègre dans les yeux.

Celui-ci fit un signe affirmatif, mais il était terreux. Il lui fallait toute son affection pour le jeune homme pour le décider à affronter les gorilles.

— Bon! Prends le fusil de mon père... Et viens!...

— Venir maintenant?...

— Parbleu oui, maintenant! Dieu sait si nous n'arriverons déjà pas trop tard... Allons! cesse de trembler... Et ne tiens pas ta carabine ainsi! Tu serais capable de tirer sans le vouloir et de te tuer toi-même.

Le village était toujours silencieux. De loin, quelques hommes regardaient les deux silhouettes qui s'éloignaient à grands pas vers la forêt.

Et les noirs esquissaient des signes frénétiques afin de conjurer les démons qui semblaient se liguier soudain contre le village. Ils étreignaient de leurs doigts tremblants les gris-gris qui pendaient à leur cou.

## II

## AU CŒUR DE LA FORÊT VIVANTE

Si Gérard Grosjean avait compris de suite de quoi il s'agissait et s'il avait tremblé rien qu'au mot gorille, c'est que, depuis quelques mois, il était sans cesse question de ces hommes-singes dans la région des grands lacs.

Les années précédentes encore, on savait que des bandes importantes de ces animaux terribles hantaient les hauts plateaux du Katanga, mais rarement ils se risquaient plus au nord, si bien que leurs méfaits étaient rares.

Mais, l'année ayant été particulièrement sèche, des incendies s'étant déclarés sur les hauts plateaux qui avaient été partiellement déboisés, les quadrumanes avaient été forcés d'émigrer et ils s'étaient rapprochés du lac Tanganika.

Chemin faisant, ils avaient égorgé d'assez nombreux noirs, enlevé quelques enfants dont on n'avait rien retrouvé et mis deux villages à sac avec cette frénésie qui caractérise ces animaux.

Car le gorille est un des hôtes les plus redoutables de la forêt, beaucoup plus redoutable, par exemple, que le tigre lui-même.

Sa puissance est telle qu'il peut étouffer un homme en quelques secondes d'une seule étreinte de ses bras velus.

Et si, généralement, il ne se nourrit pas de chair, il n'en a pas moins une cruauté étrange, un besoin de pillage et de meurtre.

Animal déconcertant aussi, à cause de cet embryon de pensée qui sommeille sous son crâne. Qu'un fauve s'attaque à un homme et on sait aussitôt qu'il veut s'en repaître.

Le gorille, au contraire, agira différemment selon son humeur. C'est ainsi qu'on a vu des bandes de ces singes garder un nègre prisonnier pendant plusieurs mois, le nourrir, l'entretenir comme un objet de curiosité, non sans lui faire souffrir mille tortures.

D'autres fois il tuera son ennemi brutalement et ne s'inquiétera plus de sa dépouille. D'autres fois encore il l'emmènera dans son repaire avec une certaine douceur et il le traitera de la sorte jusqu'à ce que, la mauvaise humeur s'emparant de l'animal, il en finit une fois pour toutes.

Gérard savait tout cela et c'est pourquoi il était terriblement anxieux. Il avait eu soin d'apporter une lampe électrique de poche, mais il n'en eût même pas besoin au début de l'expédition. En effet, les singes, qui étaient une trentaine pour le moins, avaient laissé

de leur passage des traces nettes, qu'il était possible de suivre malgré la nuit.

Les deux hommes se taisaient. Bob marchait un peu en arrière de son maître, comme pour se mettre à l'abri de la silhouette de celui-ci.

Gérard tenait sa carabine à deux mains, le doigt sur la gâchette, prêt à tirer, car il n'ignorait pas que la forêt contenait d'autres ennemis que les singes.

Pendant une heure, la marche fut aisée, car on traversait le domaine de Grosjean, où des arbres étaient abattus et où les lianes n'étaient pas trop nombreuses.

Mais il fallut pénétrer alors dans la forêt vierge proprement dite, se faufiler entre les plantes parasites qui s'élevaient souvent sur plusieurs mètres de hauteur.

Gérard tressaillit soudain car, voyant une liane épaisse devant lui, à quelques centimètres de son visage, il voulut l'écarter et il sentit alors le contact froid et visqueux d'un serpent.

Il fit à temps un bond en arrière. Et, saisissant son fusil par le canon, il en donna des coups furieux à l'animal qui résista, qui se tordit sur le sol, la tête menaçante, encore que blessé.

Ce n'était rien, un incident de la vie de tous les jours sous les tropiques.

N'empêche que, dès lors, la marche fut plus prudente. Le jeune homme eut soin de couper une baguette dure mais flexible qui constitue encore la meilleure arme contre les reptiles de petite taille.

La marche était quelque peu facilitée par le fait que les singes avaient passé par là. En effet, leur bande n'avait pas manqué d'écarter quelque peu le réseau serré d'obstacles de toutes sortes.

Mais c'était insuffisant. Car les singes, lorsque les buissons sont trop épais, les fougères trop hautes, sau-

lent de branche en branche et volent en quelque sorte à quelques mètres au-dessus du sol, faisant des bonds de plusieurs mètres avec une précision inouïe.

Ce moyen de locomotion était interdit aux deux hommes qui perdaient parfois de longues minutes à traverser un seul buisson épineux au contact duquel les chairs se déchiraient.

Par endroit, le sol était marécageux, plus bas que le niveau du lac, et les pieds s'enfonçaient dans une boue putride au-dessus de laquelle s'agitaient des nuées de mouches.

Et c'était un spectacle étrange que celui des lucioles qui, de loin en loin, constituaient une vaste lumière mouvante, car elles étaient mille, dix mille peut-être, à s'agiter dans un petit espace de terrain.

On traversait ces nuages lumineux et l'on sentait alors contre son visage un contact énervant, comme au matin, dans les jardins d'Europe, le contact des fils de la vierge.

Il fallut faire un assez long détour car, à une dizaine de mètres de lui, Gérard avait vu une mangouste à l'affût. Or, si cette bête moins haute qu'un chien était inoffensive par elle-même, elle n'en signalait pas moins la présence de serpents dont elle suivait patiemment les ébats en attendant de les dévorer.

Vers le milieu de la nuit, Bob donna des signes évidents de fatigue. Il soufflait bruyamment en marchant, le dos courbé en deux. Et souvent ses pieds heurtaient des obstacles. Il n'avait même plus le courage de les soulever suffisamment.

Il est vrai que cette marche était excessivement pénible. Ce n'était pas une marche à proprement parler, mais une vraie bataille contre la forêt. Il fallait

sauter sans cesse, abattre des lianes, saccager des buissons, voire grimper le long d'un tronc.

En outre, l'œil devait être sans cesse aux aguets car la moindre inattention pouvait signifier la mort sans phrase.

Tous deux le savaient.

Mais Gérard ne sentait pas sa fatigue, parce qu'il était pris tout entier par une seule idée : sauver son père et sa sœur, qui avaient sans doute été attaqués tandis qu'ils dormaient et qui n'avaient même pas pu se défendre contre leurs agresseurs.

Il ne se demandait pas comment il attaquerait à son tour les gorilles. Plein d'une juvénile ardeur, il allait de l'avant, remettant à la dernière minute le soin d'édifier un plan d'action.

Il ne lui apparaissait même pas que cette course dans la nuit était de la folie pure. Non seulement il avait des chances de succomber sous les coups d'autres ennemis avant d'atteindre les singes, mais encore il n'y avait qu'un espoir sur cent de vaincre ceux-ci.

Grosjean n'avait-il pas été comme lui, jadis ? Ne s'était-il pas enfoncé de même dans la brousse inviolée malgré tous les conseils de ses camarades ?

Et n'avait-il pas réussi ?

La jeunesse peut se permettre d'être folle, parce qu'elle possède des réserves prodigieuses d'énergie et surtout parce qu'elle est animée par un enthousiasme qui est son arme la plus puissante contre tous les obstacles.

C'est ainsi que Gérard, qui n'avait jamais voyagé de nuit dans la forêt, avançait plus rapidement que le chasseur le plus entraîné. Et son instinct suppléait à son manque d'expérience.

La preuve en est qu'entendant soudain des pas

lourds sur le sol, non loin de lui, il eut la présence d'esprit, avant de voir quoi que ce fût, de bondir vers les premières branches d'un arbre et, de là, de se hisser vers des branches plus hautes.

Il n'avait pas la moindre idée au sujet de cet ennemi nouveau.

Son geste avait été spontané, irréfléchi. Et Bob l'avait imité, avec plus de lourdeur, ce qui faillit lui coûter la vie.

En effet, alors que le nègre n'était accroché que des deux mains à une branche de goyavier et que ses jambes pendaient encore à deux mètres du sol, un énorme rhinocéros parut, les yeux furieux, en soufflant avec force.

Sans doute dormait-il non loin de là et avait-il été réveillé par le bruit des deux voyageurs.

Il fonçait droit devant lui, la défense en bataille.

Cette défense passa à quelques centimètres à peine des jambes de Bob qui eut juste le temps d'accomplir un rétablissement, non sans pousser un cri d'effroi.

La bête, qui n'avait pas calculé son élan, alla heurter le tronc de l'arbre et la douleur qu'elle en ressentit la rendit plus furieuse encore.

On la vit tourner un instant sur elle-même, comme si elle eût cherché un autre ennemi.

Après quoi, avisant l'arbre sur lequel Gérard était perché, elle commença à donner sur le tronc de grands coups de boutoir.

L'écorce vola tout d'abord en éclats. Puis le bois commença à s'effriter et il est certain que l'animal fût parvenu à abattre le manguier, si on lui en eût laissé le temps.

Mais Gérard avait déjà épaulé son arme. Il visa un des yeux de l'animal. tira.

Un rugissement de douleur lui parvint. Mais, à la même seconde, il poussait lui-même un cri de terreur. En se penchant pour juger du résultat de son coup, il avait glissé et il tombait d'une hauteur de deux mètres.

N'allait-il pas choir sur la défense même du rhinocéros ?

Celui-ci n'était pas mort. Il s'agitait encore, en poussant des grognements qui se répercutaient dans toute la forêt.

Gérard sentit sa chute amortie par une matière épaisse et élastique.

Et ce qui suivit dura quelques secondes à peine. Les gestes se succédèrent avec une rapidité cinématographique, au grand effroi du nègre qui pouvait à peine distinguer ce qui se passait.

Le jeune homme était tombé sur le dos même du pachyderme et, à cet instant précis, il avait tiré son couteau de sa ceinture. En même temps, comme il se sentait glisser sur le dos lisse et nu de la bête, il saisit d'une main une des oreilles de celle-ci et s'y cramponna.

Mais le rhinocéros, fou de douleur et de rage, après s'être secoué en vain pour se débarrasser de son ennemi, s'avisa de se rouler sur le sol.

Gérard sentit tout d'abord une de ses jambes engagée sous cette masse formidable.

Quelques secondes encore et c'était la mort, car sa poitrine ne résisterait pas à une pareille pression.

Il tenait toujours l'oreille de la main gauche. De la droite, il y enfonça son couteau jusqu'à la garde, d'un geste violent.

Un jet de sang brûlant jaillit aussitôt, lui aspergea le visage.

Et, cramponné à l'oreille, faisant appel à toute sa force, à toute son énergie, il parvint à dégager sa jambe.

Il était temps. Mort, cette fois, le rhinocéros achevait son mouvement tournant qui eût écrasé le jeune homme.

Ce n'était plus qu'une grosse masse grise parmi les lianes et les broussailles.

— Allo, Bob... Partons!... articula Gérard d'une voix qu'il s'efforça de rendre ferme et comme indifférente.

Il était assez fier de lui. Et il voyait dans ce début un heureux présage. Sa lanterne électrique lui fut nécessaire pour retrouver sa carabine qui était tombée en même temps que lui de l'arbre.

Il s'était éloigné déjà de plusieurs mètres quand il se ravisa, revint sur ses pas pour retirer son couteau de la tête du cadavre.

Non sans qu'une étincelle d'orgueil jaillit de ses prunelles, il en essuya la lame sur la peau rugueuse de la bête et rejoignit le nègre, qui était moins rassuré que jamais.

La lune, en effet, venait de disparaître et, du coup, la forêt semblait plus mystérieuse encore. Elle avait l'air d'un être vivant, monstrueux, gigantesque, dont les moindres parties frémissaient d'une vie intense.

Rien d'immobile, de silencieux dans le décor. Les feuilles s'agitaient, comme le moindre brin d'herbe, comme l'air lui-même, qui était peuplé d'insectes et d'oiseaux de nuit.

Certaines fleurs, au vaste calice, se refermaient dès qu'on les frôlait.

La forêt n'allait-elle pas se refermer de la sorte sur les deux imprudents qui semblaient la narguer? N'allait-elle pas les étouffer, les écraser dans son sein?

On ne voyait plus à un mètre devant soi. Les fronts heurtaient douloureusement des obstacles.

Il ne pouvait être question d'user de la lampe électrique, car Gérard savait que la pile ne durerait pas plus d'une heure et on pouvait en avoir un besoin plus urgent.

Il s'obstina encore, cependant, les dents serrées.

Mais, quand son visage fut meurtri à force de heurter des troncs et des branches, quand ses pieds furent en sang et son pantalon de toile déchiré par les épines qui s'y accrochaient traitreusement, il dut s'avouer vaincu, du moins momentanément, malgré sa brillante victoire sur le pachyderme.

La forêt, plus patiente, ne se laissait pas violer. Elle se contentait d'accumuler devant ses ennemis des obstacles tels que toute marche devenait impossible.

D'une voix mate, pleine d'une rage contenue, Gérard articula :

— Arrêtons-nous!

Et il en était tellement humilié qu'il eût tout donné pour avoir à nouveau, à cet instant, un ennemi en chair et en os devant lui.

Mais il dut se contenter, pour passer ses nerfs, de donner de grands coups de crosse dans les fougères, qui furent hachées menu.

## III

## LES MITRAILLEURS OBSTINÉS

Des heures de cauchemar suivirent, dans l'obscurité absolue. Gérard et Bob restaient immobiles, retenant leur souffle pour mieux guetter les mille bruits de la forêt.

Car le moindre tressaillement du feuillage pouvait être le fait de quelque ennemi terrible, qui ne raterait pas sa proie.

Et cette faction était d'autant plus pénible au jeune homme qu'il s'impatientait. Est-ce que, pendant qu'il attendait de la sorte que le jour naissant lui permit d'avancer, son père et sa sœur ne succombaient pas sous les coups des gorilles?

Il faisait très chaud, malgré la nuit. Le jeune homme était couvert de sueur. D'un geste machinal, il chassait les mouches qui se posaient sans cesse sur son visage et qui le piquaient cruellement.

Puis peu à peu une sorte d'engourdissement invincible s'empara de lui en même temps qu'il entendait le ronflement de Bob à quelques pas de là.

— Je ne dormirai pas! se jura-t-il.

Et il tint bon, en effet. Il faisait un effort incroyable pour résister à la fatigue qui le terrassait, car il avait passé deux journées à voyager et les dernières heures surtout, dans la fournaise du lac, avaient été harassantes.

Il essayait de déterminer la nature des bruits qu'il entendait. Mais bientôt ceux-ci devinrent confus à ses oreilles. Il lui sembla même que c'était un orchestre qui emplissait de sa rumeur la forêt frémissante...

Sa tête se pencha...

Mais elle se redressa brusquement. Gérard poussa un petit cri d'effroi et il fut aussitôt sur ses jambes. Il avait reçu un objet lourd sur la tête et il constata que c'était une noix de coco. Or, s'il y avait des cocotiers dans les parages, ils étaient à plus de dix mètres de lui.

Une sorte d'éclat de rire étrange répondit à son geste de défense. Un éclat de rire qui partait de sous les arbres à la fois et qui n'était pas poussé par des poitrines humaines.

— Les singes-verts! gronda-t-il.

C'étaient eux, en effet, des petits animaux souples, aux longs poils verdâtres, qui s'amusaient à bombarder les intrus à l'aide de tout ce qu'ils avaient sous la main et plus particulièrement à l'aide de noix de coco.

Un novice eût tiré sur ces animaux, mais il eût fini, malgré la petite taille des singes, par succomber sous leurs coups, car les singes verts pullulent dans la

forêt et, si l'un d'eux est blessé, il en accourt de tous les points. Tous s'acharnent sur l'ennemi commun.

Il n'y avait qu'une chose à faire : subir cette attaque sans broncher, sans même esquisser un mouvement, afin de lasser les quadrumanes.

Ceux-ci, bondissant de branche en branche, se suspendant par la queue, s'approchaient jusqu'à moins de deux mètres de Gérard et du nègre, comme pour les narguer. Et ils visaient avec soin, lançaient leur projectile.

Après un quart d'heure, le jeune homme avait tout le corps meurtri et Bob gémissait :

— Retourner village!... Forêt mauvais... Retourner, moussié!

A ce moment précis, il reçut en plein visage une noix pesant plus de deux livres et il resta sans voix, le nez saignant, abruti par le choc.

Le jour tardait à poindre. Les singes verts avaient un autre défaut, qui était d'attirer les autres animaux de la forêt. Quelque léopard aux bonds souples n'allait-il pas surgir soudain d'entre les lianes?

Gérard serrait les dents. Il domptait l'angoisse qui pénétrait sa poitrine, qui le faisait haleter.

Il voulait être fort. Et sa volonté était telle qu'il parvenait à ne pas trembler. Mais il était pâle. Adossé au tronc d'un arbre, il restait immobile, les yeux aux aguets, avec parfois un regard au ciel où il guettait les premières lueurs de l'aube.

Un singe, enhardi par cette immobilité, sauta sur sa tête même et de là prit son élan pour bondir vers une branche d'arbre.

Il faillit le saisir et le tuer, mais il dompta sa nervosité. D'autres singes se livrèrent au même jeu.

Bob, les yeux clos, se demandait si sa dernière heure n'était pas venue.

Soudain le visage de Gérard Grosjean s'anima, cependant qu'il fixait un petit point de l'espace, qu'un blafard demi-jour éclairait.

— Attention! gronda-t-il entre ses dents. Debout. Bob! Le doigt sur la gâchette...

Sa voix était âpre, mordante.

## IV

## LES GORILLES !

Bob le suivait-il? Il ne s'en inquiéta même pas. Il regardait une silhouette énorme qui se dressait entre les arbres, qui disparaissait parfois derrière les lianes. Il regardait deux gros yeux bruns qui le fixaient.

Un gorille! Les épaules du quadrumane étaient deux fois larges comme les siennes et les bras longs et noueux paraissaient capables de le briser comme une simple branche morte.

C'était un mâle, arrivé dans toute la force de la maturité. Il n'attaquait pas, car les singes, quand ils sont seuls, s'en prennent rarement à un ennemi debout. Ils préfèrent tourner silencieusement autour de lui, en attendant le moment propice.

Si les singes verts n'étaient pas intervenus, s'ils n'avaient pas empêché par leurs chats Gérard de som-

brer malgré tout dans le sommeil, le singe l'eût déjà emporté vers les profondeurs de la forêt.

Maintenant il rôdait avec des mouvements si souples qu'il ne faisait même pas bruisser le feuillage, que les branches mortes sur lesquelles il marchait n'avaient pas un craquement.

Et, les yeux rivés aux siens, le doigt sur la gâchette de son arme, Gérard avançait vers lui, le corps courbé en avant, les jarrets tendus.

Le gorille reculait insensiblement. Il s'enfonçait dans un taillis épais où il disparaissait tout entier et où on ne voyait que sa silhouette à travers le feuillage.

Le jeune homme allait toujours de l'avant, le souffle court, se doutant que c'était la partie décisive qui se jouait.

Car ce singe devait appartenir à la troupe qui avait attaqué la scierie. Et sans doute se repliait-il vers le repaire de celle-ci. Il fallait ne pas trop l'effaroucher afin qu'il ne prit pas la fuite à toute allure, auquel cas il eût été impossible de le suivre.

— Surtout, ne tire pas, Bob! prononça Gérard dans un souffle.

Aucune voix ne lui répondit. Le nègre n'était plus près de lui. Un moment d'inattention lui avait suffi pour perdre la trace de son maître.

L'homme et la bête s'observaient du regard, semblaient évaluer l'un et l'autre leurs chances de victoire.

Cela dura près d'une demi-heure, une demi-heure pendant laquelle tous deux ne cessèrent d'avancer, cependant qu'ils gardaient entre eux la même distance.

Et, soudain, le singe fit un bond en arrière, en poussant un cri rauque.

Gérard faillit se précipiter, mais il vit à temps que d'autres singes se trouvaient dans les arbres proches et que tous le fixaient à la fois.

Il n'était plus question de gagner du temps. Il fallait faire vite, impressionner les quadrumanes.

Adossé au tronc d'un palmier, Gérard épaula, tira en visant le crâne du singe qu'il avait suivi si longtemps.

La détonation fit un vacarme dans la forêt. L'animal tomba foudroyé, sans même un cri, sans un râle.

La fièvre du jeune homme ne l'avait pas empêché de viser juste. Elle lui avait donné, au contraire, une plus grande précision de mouvements, comme cela arrive fréquemment.

A la détonation, ce fut une voix humaine qui répondit :

— Au secours!...

— Papa!... Où es-tu?...

Mais il n'eut pas le temps d'entendre la réponse. Un immense singe se précipitait vers lui en se balançant de branche en branche, en volant littéralement d'arbre en arbre. Et il était si près que c'était difficile de viser.

Deux coups de feu partirent l'un après l'autre et déjà le jeune homme rechargeait son arme.

Cette fois, le singe n'était que blessé. Deux mètres encore et le jeune homme était écrasé par son étreinte.

Il tira encore, à bout portant. La balle pénétra entre les deux yeux et Gérard fut éclaboussé par la cervelle de la bête.

— Papa, où es-tu?...

Mais il n'entendit même pas sa propre voix. La forêt

s'animait d'une vie intense. Il voyait à la fois une quinzaine de singes, dont quelques femelles aux poils desquelles des petits s'accrochaient désespérément.

Les détonations avaient créé une certaine panique parmi les gorilles.

Deux d'entre eux se saisirent du premier cadavre et l'emportèrent vers la forêt. Un autre hésitait à s'approcher du second cadavre.

Et Gérard tira encore.

Son salut, le salut de son père et de sa sœur dépendaient de la rapidité de son action.

Ce qu'il fallait, il le savait, ce n'était pas engager une lutte régulière, mais semer la terreur par une action foudroyante.

Et c'est pourquoi, en hurlant aussi fort qu'il le put, Gérard fit un acte qui pouvait paraître de la folie. De toutes ses forces, il bondit en avant, de façon à se trouver au beau milieu des singes, à quelques mètres d'eux à peine.

Et là, il tira sans répit, en ayant soin de viser à la tête, car un singe blessé était deux fois plus dangereux qu'un singe valide.

— Où es-tu, papa?

Il ne voyait ni son père, ni sa sœur. Et il n'avait pas le temps de regarder autour de lui. Il devait fixer tous ses ennemis en même temps.

Deux coups de feu. Deux morts, dont une femelle dont le petit se mit à courir en tous sens en poussant des cris aigus.

— Papa!...

— Dans le goyavier...

Il n'entendit que le dernier mot, mais c'est en vain qu'il chercha un goyavier des yeux.

Et déjà un singe était sur lui. Il eut tout juste le temps de saisir sa carabine par le canon et d'en porter un coup à la tête de l'animal qui chancela, mais qui ne tarda pas à se redresser, les lèvres retroussées par la fureur.

L'arme exécuta dès lors un moulinet meurtrier et le gorille fut atteint une fois de plus, tomba pour ne plus se relever.

Était-ce un des chefs de la bande? Toujours est-il que cette fois ce fut la panique parmi les quadrumanes. Ils se dispersèrent. La plupart disparurent dans les branches des arbres.

Fuyaient-ils? Se mettaient-ils seulement à l'abri?

Il était impossible de le savoir. Et Gérard était trop févreux pour réfléchir posément. Tout son corps palpait. Il avait besoin d'action, de mouvement.

Il était comme ivre, au point qu'il ne pensait même plus au danger.

Voyant une tête de singe surgir près d'un tronc, il tira encore et un râle lui prouva qu'il avait visé juste.

Mais une voix partit de la forêt, une voix qui semblait s'éloigner.

— Gérard!... Vite...

Il bondit dans cette direction. Il heurta une liane et s'étala sur le sol, mais, heureusement pour lui, et grâce à la souplesse que lui donnait sa jeunesse, il fut debout en un rien de temps.

Sinon, c'était la mort.

— Vite, Gérard... Vite!...

La voix s'éloignait toujours. Sans nul doute, un des singes emmenait Hélène. Car c'était la voix de la jeune fille qui se faisait entendre.

— Où es-tu?...

— Vite...

Il courait comme un fou. En même temps, il avait la présence d'esprit de recharger sa carabine.

— J'arrive, Hélène...

Il entendit le murmure d'un ruisseau, qui avait plus de deux mètres de large. Il en vit bientôt le ruban argenté à travers le feuillage.

En même temps, il distinguait une forme entre les branches d'un arbre. Une tache blanche ne pouvait être que sa sœur, qu'un gorille tenait dans ses bras.

Si Gérard tirait et atteignait l'animal, la jeune fille tomberait de plusieurs mètres de hauteur et risquerait de se tuer.

Heureusement, le ruisseau barrait la route au gorille qui dut gagner des branches plus basses. Il prit son élan pour franchir l'obstacle d'un bond.

Mais, au moment où il était au-dessus des eaux, une balle l'atteignit entre les omoplates.

Gérard, lui, ne bougeait plus. Il était figé par son acte. Car il se rendait compte qu'il avait fait une folie, mais une folie nécessaire.

Il pouvait aussi bien avoir atteint le singe que sa sœur elle-même. Encore que bon tireur, il lui était impossible de répondre de ses gestes dans des circonstances semblables.

En outre, la balle ne pouvait-elle pas avoir traversé les chairs du gorille et avoir frappé ensuite la jeune fille?

Il n'osait pas bouger, tant il était anxieux.

Il fixait la masse informe qui était tombée dans l'eau du ruisseau.

Une voix enfin :

— Gérard...

La forme blanche bougeait, se débattait dans l'eau peu profonde, faisait des efforts pour remonter sur la rive.

Mais le singe, qui n'était que blessé, tenait une des jambes de sa proie.

Ce fut un jeu d'enfant pour le jeune homme de lui faire lâcher prise. Une dernière balle. Le flot emporta un cadavre...

\*  
\*\*

— Gérard... Je... Papa...

Elle ne put en dire davantage. Brisée par l'émotion, par la lassitude, par la fièvre, elle s'abattit et le jeune homme eut tout juste le temps de la retenir dans ses bras.

Il ne voyait plus le moindre ennemi autour de lui. Il se demandait, affolé, si les singes avaient emporté son père comme ils avaient tenté d'emporter la jeune fille.

Dans ce cas, le plus dur restait à faire et la tâche serait même peut-être impossible, car Gérard ignorait la route suivie par les fuyards. En outre, il avait sa sœur évanouie dans les bras.

Mais il se sentait fort, à cet instant. Il lui semblait que sa vigueur était décuplée.

Il parvint en effet à soulever le corps d'Hélène et à marcher ainsi, sans pour cela lâcher sa carabine.

Comme il approchait de l'endroit où le combat avait commencé, il entendit une voix :

— Gérard... Le goyavier...

Il aperçut cet arbre, à quelques mètres de lui. Mais il chercha en vain la silhouette de son père.

— Où es-tu, papa?...

— Sur la branche... au-dessus...

Force fut au jeune homme d'étendre sa sœur sur le sol. Puis il bondit le long du tronc de l'arbre.

Un spectacle étrange l'attendait. Son père était là, mais il ne pouvait être aperçu de dessous, car il était ficelé à l'aide de lianes fines et solides sur la branche même de l'arbre.

Ces lianes, coupantes comme des cordes de violon, avaient pénétré dans les chairs, si bien que le colon était sanglant.

— Vite, Gérard... Et à boire... Je ne puis plus...

Il était près de l'évanouissement, lui aussi. Depuis l'enlèvement, qui avait eu lieu la nuit précédente, il n'avait pris ni nourriture, ni boisson.

Il fut plus difficile de le transporter à terre que de soulever la jeune fille, car Grosjean était lourd et c'est en vain qu'il essayait de se mouvoir.

Dès qu'il fut sur le sol, son fils prononça :

— Ne bouge pas, papa... Je vais chercher de l'eau...  
Le ruisseau est à deux pas...

Mais il lui en coûtait de se séparer des siens, fût-ce pour quelques instants. Sur le sol, des cadavres de gorilles étaient couchés. Les autres ne viendraient-ils pas tenter de les reprendre, de reprendre aussi leurs prisonniers?

A ce moment on entendit du bruit dans les lianes. Et une silhouette affolée parut. Bob courait, les bras en avant, les yeux pleins de terreur.

Il se précipita vers le jeune homme en criant :

— Un léopard... Vite!... Tirez...

Déjà Gérard épaulait quand, malgré la gravité de la situation, il éclata d'un rire sonore. Le léopard qui avait tant effrayé le nègre était en effet une mangouste inoffensive, pas plus grande qu'un fox-terrier, qui allait à petits pas à travers les broussailles et qui regardait les hommes avec des yeux doux.

\*  
\*\*

Quelques heures plus tard, dans la maison aux volets verts, Gérard, assis entre son père et sa sœur, qui achevaient de se remettre de leurs émotions, murmurait en souriant :

— J'étais très fier de vous annoncer que j'ai réussi

mes examens et que je suis le premier en thème latin... Mais je viens de subir un examen autrement sérieux, et dont je suis beaucoup plus fier : *mon examen d'homme!* J'espère, papa, que tu ne diras plus en parlant de moi : le gamin...

Et ce fut très timidement qu'il demanda la permission de fumer sa première pipe.

Du moins sa première pipe officielle, car, en cachette, il l'avait déjà joliment culottée.

FIN

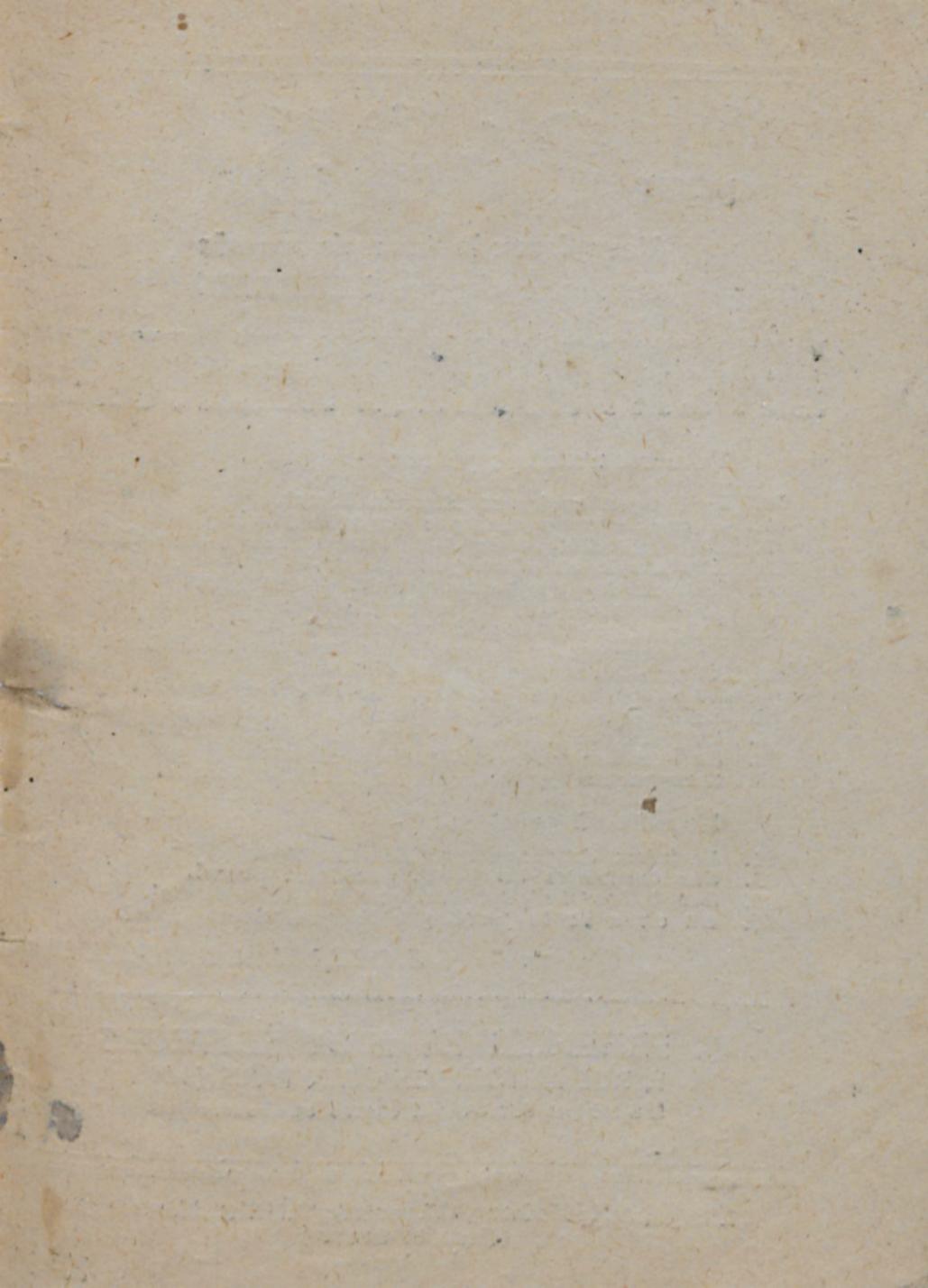
---

*Pour paraître mercredi prochain :*

## **Le trésor du forçat**

*Roman d'aventures inédit*

par LEO GESTELYS



pour **0 f. 35**

Vous ferez le tour du monde  
en lisant chaque **MERCREDI**

## LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

### Derniers numéros parus :

80. *Le Dragon vert*, par Maurice Limat.
81. *L'ardente poursuite*, par Auguste Mario.
82. *La réhabilitation de Bill Howard*, par Pierre Olasso
83. *L'inférieure croisière*, par Michel Darry.
84. *La baie des pingouins*, par M. de Moulins.
85. *La danse du sang*, par André-Michel.
86. *L'île du grand serpent*, par Maurice Lionel.
87. *Les monstres aux grandes oreilles*, par Louis Bonzom.
88. *L'épave au trésor*, par Paul Tossel.
89. *La vengeance des Blancs*, par Narcisse Romain.
90. *Le diamant du Radjah*, par Albert Bonneau.
91. *La panthère noire*, par Maurice d'Esgrignelles.
92. *La dernière cartouche*, par Jean Voussac.
93. *Seul parmi les gorilles*, par Christian Brulls.

### Numéros à paraître :

94. *Le trésor du forçat*, par Léo Gestelys.
95. *Sur les pistes au Wild*, par Paul Tossel.
96. *Les pillards d'estancias*, par L.-R. Pelloussat.
97. *Au cœur de la forêt*, par Jacques Saint-Michel.

**ROMAN COMPLET**

**J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS**

9, RUE ANTOINE-CHANTIN PARIS (14<sup>e</sup>)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge  
(Made in France)

N° 93